

**JEAN-CLAUDE
MICHÉA**

**LE COMPLEXE
D'ORPHÉE**

LA GAUCHE, LES GENS ORDINAIRES
ET LA RELIGION DU PROGRÈS

CLIMATS



MICHÉA
L'INCLASSABLE

CLIMATS

Extraits de la conférence

JEAN-CLAUDE MICHÉA

LE COMPLEXE D'ORPHÉE

LA GAUCHE, LES GENS ORDINAIRES ET LA RELIGION DU PROGRÈS

CLIMATS

Semblable au pauvre Orphée, le nouvel Adam libéral est condamné à gravir le sentier escarpé du « Progrès » sans jamais pouvoir s'autoriser le moindre regard en arrière. Voudrait-il enfreindre ce tabou – « c'était mieux avant » – qu'il se verrait automatiquement relégué au rang de Beauf, d'extrémiste, de réactionnaire, tant les valeurs des gens ordinaires sont condamnées à n'être plus que l'expression d'un impardonnable « populisme ».

C'est que Gauche et Droite ont rallié le mythe originel de la pensée capitaliste : cette anthropologie noire qui fait de l'homme un égoïste par nature. La première tient tout jugement moral pour une discrimination potentielle, la seconde pour l'expression d'une préférence strictement privée. Fort de cette impossible limite, le capitalisme prospère, faisant spectacle des critiques censées le remettre en cause. Comment s'est opérée cette double césure morale et politique ? Comment la gauche a-t-elle abandonné l'ambition d'une société décente qui était celle des premiers socialistes ? En un mot, comment le loup libéral est-il entré dans la bergerie socialiste ? Voici quelques-unes des questions qu'explore Jean-Claude Michéa dans cet essai scintillant, nourri d'histoire, d'anthropologie et de philosophie.

ODILE CHAMBAUT / ATELIER MICHEL BOUVET

11-XN Adaptation Studio Flammarion

LE COMPLEXE D'ORPHÉE

DU MÊME AUTEUR

Orwell anarchiste tory, Climats, 1995, nouvelle édition 2000.

Les intellectuels, le peuple et le ballon rond, Climats, 1998, nouvelles éditions 2003 et 2010.

L'Enseignement de l'ignorance, Climats, 1999, nouvelle édition 2006.

Les Valeurs de l'homme contemporain (avec Alain Finkielkraut et Pascal Bruckner), éditions du Tricorne-France culture, 2001.

Impasse Adam Smith, Climats, 2002 ; réédition « Champs », 2006.

Orwell éducateur, Climats, 2003.

L'Empire du moindre mal, Climats, 2007.

La Double Pensée, « Champs », 2009.

Jean-Claude Michéa

LE COMPLEXE D'ORPHÉE

La gauche, les gens ordinaires
et la religion du progrès

CLIMATS

© Climats, un département des éditions Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-6047-4

À Noëlle Michéa et Linda Kizico Hudan.

À la mémoire d'Élisabeth Cassou-Barbier.

« Ce qui nous incite à revenir en arrière est aussi humain et nécessaire que ce qui nous pousse à aller de l'avant. »

Pier Paolo Pasolini

« Le déracinement déracine tout, sauf le besoin de racines. »

Christopher Lasch

« C'est aujourd'hui un lieu commun de dire que toute nostalgie du passé a quelque chose de morbide. Il conviendrait donc, apparemment, de vivre dans un éternel présent, où les souvenirs s'effacent d'un instant à l'autre, et où le passé n'est évoqué, s'il l'est, que pour remercier Dieu de l'amélioration de notre sort. Je vois là une sorte de lifting intellectuel, auquel on recourt par une terreur du vieillissement qui relève du snobisme. »

George Orwell

Préface

ÉLOGE DU RÉTROVISEUR

En 1910, un certain Adolphe Vasse – publiciste de gauche aujourd’hui bien oublié – décrivait de la façon suivante la cartographie du champ politique, telle qu’elle s’était trouvée entièrement redessinée au lendemain de l’affaire Dreyfus : « Les trois grandes divisions géographiques de la Chambre – Droite, Centre et Gauche – répondent aux trois grandes divisions idéologiques hors desquelles il n’y a place pour aucune conception politique, économique ou sociale. *Hier, c’est la Droite ; aujourd’hui c’est le Centre ; demain c’est la Gauche.* Réactionnaires, Conservateurs et Démocrates, tels sont les trois partis essentiels, catégoriques, pourrait-on dire, qui se disputent chez nous la souveraineté ¹ ».

1. *Les partis politiques et leurs programmes. Pour qui voter ? Guide de l’électeur*, Durand, 1910 (cité par Marc Crapez, in « De quand date le clivage droite/gauche en France ? », *Krisis*, mai 2009, p. 50 ; cet article reprend sous une forme synthétique les analyses déjà développées par l’auteur dans son étude magistrale sur la *Naissance de la gauche*, publiée en 1998 aux éditions Michalon). Le terme de « démocratie » est pris ici dans son sens tocquevillien (c’est-à-dire pour désigner la dynamique historique de l’individualisme moderne).

Cette classification un peu fruste (mais à laquelle, de nos jours, la plupart des intellectuels de gauche souscriraient sans hésiter) introduisait d'une manière particulièrement claire les nouveaux présupposés idéologiques sur lesquels repose toujours l'imaginaire de la gauche moderne. D'une part – et c'était, bien sûr, le bouleversement le plus important –, le mouvement ouvrier socialiste (dont le rôle avait été si fondamental dans l'histoire du XIX^e siècle français – des journées de juin 1848 à la Commune de Paris) cessait définitivement d'exister en tant que force politique *indépendante*, porteuse d'un projet philosophique spécifique et agissant à l'écart des clivages idéologiques traditionnels. Il ne représentait plus, à présent, qu'un courant parmi d'autres de la grande famille des « forces de gauche » (et cela, malgré l'opposition encore puissante des syndicalistes révolutionnaires dont la charte d'Amiens – adoptée en 1906 – symbolisait précisément la volonté de s'opposer à toute récupération politicienne du mouvement ouvrier) [A]. D'autre part, en définissant emphatiquement la gauche comme le *parti de demain*, c'est-à-dire en la recentrant sur les seules valeurs – supposés « démocratiques » – du progrès et de la modernité (à l'exclusion, par conséquent, de toute référence à la lutte des classes ou au pouvoir des travailleurs) [B], on la confinait implicitement dans une posture métaphysique d'une simplicité redoutable. Dorénavant, pour pouvoir bénéficier du statut convoité d'« homme de gauche » (expression qui ne commence d'ailleurs à se répandre qu'au début du XX^e siècle), il suffisait, en effet, d'afficher un mépris de principe pour tout ce qui portait encore la

marque infamante d'« hier » (le monde ténébreux des terroirs, des traditions, des « préjugés », du « repli sur soi » ou des attachements « irrationnels » à des êtres et des lieux) et de manifester, parallèlement, sa compréhension et sa sympathie actives pour *toutes* les évolutions de la société moderne, qu'elles soient politiques, économiques, morales ou culturelles¹. En un mot, la gauche représentait désormais la clé d'entrée privilégiée de ce « meilleur des mondes » (« a brave *new world* »)² dont les seules valeurs (ou les seules limites) seraient les lois universelles de la Raison.

C'est d'abord à la lumière de cette foi naïve³ dans l'existence d'un « sens de l'histoire » (la certitude, par exemple, de la disparition *inélucltable* du monde artisanal et paysan ou, dans un autre registre, de la jalousie et des chagrins d'amour) – et de l'universalisme

1. Dans son article « Wells, Hitler and the World State » (*Horizon*, août 1941), Orwell décrivait ainsi l'antithèse entre le progressiste « qui travaille à l'avènement d'un État mondial planifié » et le réactionnaire « qui s'emploie à restaurer un passé où tout n'était que désordre » (antithèse absurde, mais que l'œuvre de H.G. Wells avait, selon lui, malheureusement contribué à rendre familière) : « d'un côté, la science, l'ordre, le progrès, l'internationalisme, les avions, l'acier, le béton, l'hygiène ; de l'autre, la guerre, le nationalisme, la religion, la monarchie, les paysans, les professeurs de grec, les poètes, les chevaux » (*Essais, articles, lettres*, volume 2, Ivrea/Encyclopédie des nuisances, 1995, p. 180).

2. Tel était le titre originel du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley (roman publié en 1932).

3. Dès 1932, Lewis Mumford – l'un des esprits les plus profonds du XX^e siècle – considérait déjà la notion de progrès comme « la plus morte des idées mortes ».

abstrait qui en est le fondement habituel (l'idée que l'abolition des frontières et le déracinement généralisé [C] constitueraient la condition préalable d'un monde réconcilié avec lui-même) [D] – qu'il est possible de comprendre l'étonnante psychologie de l'homme de gauche moderne.

Si « être de gauche » signifie avant tout savoir « vivre avec son temps » (et même, dans l'idéal, être en avance sur lui – à la manière de l'artiste d'avant-garde ou du créateur de mode)¹, les figures du mal et de la déraison se dégagent, en effet, d'elles-mêmes. Tous ceux – ontologiquement incapables d'admettre que les temps changent – qui manifesteront, *dans quelque domaine que ce soit*, un quelconque attachement (ou une quelconque nostalgie) pour ce qui existait encore *hier* trahiront ainsi un inquiétant « conservatisme » ou même, pour les plus impies d'entre eux, une nature irrémédiablement « réactionnaire ». Deux péchés capitaux que l'on peut d'ailleurs réunir – si le besoin électoral s'en fait sentir – sous le concept, plus noir encore, de « fascisme » [E] et qui suffisent à définir entièrement la démonologie spécifique – ou le *Malleus Maleficarum* – de l'homme de gauche. Car s'il est une seule mauvaise pensée que ce dernier doit s'interdire inconditionnellement de former – le salut de son âme progressiste et libérale en dépend – c'est bien celle qui voudrait que sur tel

1. Quand la seule position subversive serait d'être, selon le mot de Nietzsche, *inactuel* (il est clair, par ailleurs, que ce que nous avons décrit ici comme l'imaginaire de la gauche progressiste correspond, en grande partie, à ce que Nietzsche avait appelé le « nihilisme du dernier homme »).

ou tel aspect de l'existence collective (qu'il s'agisse, par exemple, de la sécurité d'un quartier ou du niveau des élèves, de la qualité de l'alimentation ou des conditions de travail, de l'évolution du divertissement télévisé ou du respect des règles de civilité) les choses aient pu *aller mieux avant* [F].

C'est là le point central. Il se pourrait, après tout, que l'avenir radieux s'avère finalement plus sombre que prévu et qu'il faille – devant la leçon impitoyable des faits¹ – en rabattre sur les rêves millénaristes d'un monde futur où il n'y aurait « plus rien de semblable à la vieille histoire » [G]. Mais, même dans ce cas, l'essence de la religion du progrès n'en serait pas fondamentalement affectée, comme le prouve d'ailleurs l'existence – à première vue contradictoire – d'écologistes *de gauche* (autrement dit, d'« écologistes » pour lesquels, à l'instar de George Bush, la croissance reste « la solution et non le problème »). Ce paradoxe s'éclaire dès que l'on prend conscience que le « désir d'avenir » (autrement dit, l'attraction positive pour telle ou telle forme du « meilleur des mondes ») n'a jamais représenté que le moment second (voire facultatif) de

1. « Il ne fait guère de doute que les modes de productions et les modes de vie devront être profondément modifiés dans les années et décennies qui viennent. Il va falloir, en moyenne, adopter des solutions qui, selon les Nations unies, permettent de diviser par cinq d'ici 2050 les émissions de gaz à effet de serre des pays dits développés ; qui réduisent dans de fortes proportions les transports automobile et aérien, le commerce international sur de longues distances, l'usage de ressources fossiles, d'eau et de matières premières, la consommation de viande bovine et de poisson, etc. » (Jean Gadrey, *Adieu à la croissance*, Alternatives économiques/Les Petits matins, 2010, p. 18).

la croyance au progrès [H]. En réalité, le premier moteur psycho-idéologique de cette conviction religieuse a toujours été le rejet et la haine du passé (qu'il s'agisse du passé collectif ou de son propre passé individuel et familial) et la conviction que ce dernier, avec son cortège de coutumes absurdes, de préjugés ridicules et de superstitions meurtrières, représentait tout ce à quoi les individus devaient *s'arracher* s'ils voulaient enfin connaître la paix (civile ou intérieure), la liberté (politique ou personnelle) et – pour les plus exigeants – le règne triomphal de la Raison. C'est pourquoi le développement, à partir du XVIII^e siècle, d'une croyance consolatrice en un « sens de l'histoire » ne serait guère compréhensible sans le *traumatisme originel* des guerres civiles de religion des XVI^e et XVII^e siècles – traumatisme dont la traduction première avait été (pour reprendre une formule rhétorique que la gauche nous a rendue familière) une philosophie du *plus jamais ça* [I]. Seule cette terrible expérience permet effectivement de comprendre pour quelles raisons l'esprit progressiste repose beaucoup moins, en définitive, sur un intérêt réel pour le monde à venir (ou pour les générations futures) que sur le désir préalable d'échapper à tout prix à un passé psychologiquement insupportable et sur la certitude obsessionnelle qu'aujourd'hui tout va forcément mieux qu'hier [J]. Certitude si profondément enracinée dans l'inconscient de l'homme de gauche qu'elle en est venue à constituer une véritable *forme a priori de son entendement* à laquelle il ne pourrait renoncer sans renoncer à lui-même, c'est-à-dire (pour utiliser ses propres distinctions conceptuelles)

Préface

sans être confronté au sentiment dévastateur et terrifiant qu'il est en train de devenir *un peu réac sur les bords*, voire *limite facho*.

En ce sens, le tabou fondateur de toute pensée de gauche (très différente, encore une fois, de celle de l'ancien socialisme ouvrier et populaire, dont les rapports au monde précapitaliste – ou même à l'univers familial – étaient autrement plus dialectiques¹) est donc bien cette interdiction religieuse de *regarder en arrière* ou, *a fortiori*, d'accorder le moindre intérêt à la recherche du temps perdu et à l'expérience historique des civilisations antérieures. Interdiction qui suffit amplement à expliquer, au passage, que la pente idéologique naturelle des mouvements de gauche et d'extrême gauche – une fois rompus les derniers liens qui les unissaient encore aux classes populaires et à leur « conservatisme tempéramental » (Orwell) – ne puisse être, partout et toujours, que la surenchère mimétique et la *fuite en avant*.

Bien des lecteurs se souviendront alors ici du destin exemplaire d'Orphée, le « prince des poètes ». Descendu au royaume des morts pour retrouver la belle Eurydice – mordue par un serpent le jour même de leurs noces –, il est, en effet, parvenu, grâce à la magie de sa parole et aux sons envoûtants de sa lyre, à convaincre Hadès lui-même de le laisser revenir avec celle qu'il aime dans le monde

1. « Ah que la vie était belle contre Franco ! » Tel est, de nos jours, l'un des slogans anticapitalistes les plus populaires en Espagne. Voilà une formule qui témoigne d'une compréhension dialectique des rapports au passé, devenue assez rare de ce côté-ci des Pyrénées.

des vivants. Mais le dieu des Enfers n'a accepté cet arrangement exceptionnel qu'à une seule condition. Orphée ne devra jamais « *tourner ses regards en arrière* jusqu'à ce qu'il soit sorti des vallées de l'Averne » (Ovide, *Les Métamorphoses*, livre X). Bien entendu, c'est au moment même où ils vont *franchir la limite* (geste de gauche par excellence) qui sépare le royaume des ombres et celui des vivants, qu'Orphée ne peut s'empêcher de se retourner vers l'objet de son amour (sentiment peu compatible, il est vrai, avec le détachement stoïcien qu'implique le culte du progrès et de la mode), perdant ainsi – et cette fois pour toujours – celle qu'il était venu sauver¹.

Puisque tout essai se doit d'avoir un titre, j'ai donc choisi de désigner sous le nom de *complexe d'Orphée* ce faisceau de postures *a priori* et de commandements sacrificiels qui définit – depuis bientôt deux siècles – l'imaginaire de la gauche progressiste [K]. Semblable au pauvre Orphée, l'homme de gauche est en effet condamné à gravir le sentier escarpé du « Progrès » (celui qui est censé nous éloigner, chaque jour un peu plus, du monde infernal de la tradition et de l'enracinement) sans jamais pouvoir s'autoriser ni le plus léger repos (un homme de gauche n'est jamais épicurien, quelles que soient ses nombreuses vantardises sur le sujet) ni le moindre regard en arrière².

1. Cette interdiction de regarder en arrière se retrouve dans bien d'autres mythes. Le plus célèbre est celui de Loth – neveu d'Abraham – dont la femme sera changée en statue de sel pour avoir précisément violé cette interdiction fondamentale (Genèse, 19). L'histoire de Loth est reprise à l'identique dans le Coran.

2. On songe à la célèbre « définition » de Dominique Strauss-Kahn : « le socialisme, c'est l'espoir, l'avenir et l'innova-

Préface

Naturellement, cette étrange mystique ascensionnelle – et la fascination béate qu'elle implique pour tout ce qui est nouveau – ne constituent, chez notre Orphée moderne, que l'envers logique de son étonnante incapacité philosophique – et le plus souvent psychologique – à tisser le moindre rapport positif avec le passé (et sans doute – comme le pensait Orwell – *la peur de vieillir* joue-t-elle un rôle décisif dans cette incapacité). Or le sens du passé n'est pas seulement ce qui nous donne le pouvoir de méditer sur les ruines des civilisations disparues ou de se lamenter sur la folie éternelle des hommes. Il est *aussi* – et peut-être même avant tout – ce qui permet à chacun (individu ou peuple) de s'inscrire dans une continuité historique et dans une somme de filiations et de fidélités (héritage qui devra, naturellement, être assumé de façon chaque fois singulière) et d'échapper ainsi à l'illusion adolescente d'un recommencement absolu ou aux mythologies parallèles – à la fois religieuses et cartésiennes – de *l'île déserte* et de *l'an 01*. Mythologies qui sont, comme on le sait, au fondement même de l'imaginaire occidental et qui, d'une manière ou d'une autre, ont toujours conduit les Modernes à se vivre comme des « monades sans portes ni fenêtres » (Leibniz), que ce soit sous la forme romantique du Robinson ingénieux et bricoleur, de l'aventurier solitaire, de l'artiste

tion » (déclaration du 20 février 2011). Le lecteur aura, bien sûr, rectifié de lui-même. Ce que DSK définit ainsi, ce n'est nullement le socialisme (notion dont il ne doit même plus avoir le moindre souvenir). C'est seulement *l'imaginaire de la gauche moderne* (ou – ce qui revient à peu près au même – celui du Fonds monétaire international).

maudit, du rebelle *néo-punk* incompris, du *privé* désabusé, misanthrope et alcoolique, ou encore – dans les versions les plus appauvries de cet individualisme radical (on songe, bien sûr, aux romans apologétiques d'Ayn Rand) – sous celle du *self-made-man* entreprenant, bien décidé à ne compter que sur lui-même dans la jungle impitoyable du marché capitaliste [L]. Que de telles figures, dans leur diversité même, nous soient devenues aujourd'hui plus familières que jamais, montre bien à quel point trente ans de domination culturelle ininterrompue de la gauche (post)miterrandienne [M] ont presque fini par nous faire oublier qu'à l'origine le terme « socialisme » avait justement été forgé par Pierre Leroux, en 1834, pour désigner l'antithèse exacte de cet individualisme exacerbé, dont il voyait la source philosophique majeure dans « l'économie politique anglaise » (c'est-à-dire, dans l'héritage d'Adam Smith) et qui impliquait logiquement que « les hommes *désassociés* soient non seulement étrangers entre eux, mais nécessairement rivaux et ennemis » [N].

Certes, aussi longtemps que les structures de l'Ancien Régime demeuraient en place ou, du moins, aussi longtemps que les forces réactionnaires qui se proposaient de les restaurer constituaient une menace réelle, l'invocation du « progrès » ou d'un « sens de l'histoire » pouvait encore passer pour un simple habillage provisoire de la critique sociale (de la même manière, en somme, que le christianisme avait pu fournir un cadre idéologique efficace aux insurrections paysannes du XVI^e siècle). En revanche, une fois ces structures et ces forces définitivement balayées (la

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHBN000433.N001
Dépôt légal : octobre 2011